

LE PERRON ROUGE

— Polar —

ROMAN

LE PERRON ROUGE

Émilie COURTS

ECHO Editions
www.echo-editions.fr

Toute représentation intégrale ou partielle, sur quelque support que ce soit, de cet ouvrage, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayant cause, est interdite (Art. L. 122-4 et L. 122-5 du Code de la propriété intellectuelle).

Le Code de la propriété intellectuelle du 1er juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or cette pratique s'est généralisée notamment dans les établissements d'enseignement, provoquant une baisse des achats de livres, au point que la possibilité même pour les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée.

Direction artistique : Émilie COURTS

Photo de couverture : EC Média

© ÉCHO Éditions

ISBN : 978-2-38102-510-0

Ce livre est issu de faits divers réels. Libre au lecteur de choisir lesquels...

NOTE PRÉLIMINAIRE

Les propos tenus dans cet ouvrage sont le résultat d'une réflexion de l'Auteur et ne reflètent en aucun cas une généralité, une réalité ou une prise de position de l'Éditeur.

Nous tenons à préciser que le récit est susceptible de heurter certaines sensibilités ; gardez à l'esprit qu'il s'agit d'un roman de fiction.

Prologue

«L'homme juste, un jour, sera celui qui dépasse une justice purement humaine et sociale en conciliant l'Amour et la Justice, la Justice et l'Équité, l'Équité et l'Équilibre du monde»

Claude Guérillot

— Pourquoi tu as fait ça, bon sang ?

C'est toujours difficile de démarrer un récit. J'aurais voulu débuter par « il était une fois » et finir par « ils vécurent heureux ». Pour le nombre d'enfants, on aurait vu sur le tas. Pourtant, mon histoire commence avec un « pourquoi ». C'est un élément que je cherche encore, tandis que celui que je pensais mon ami roulait des yeux, son visage à quelques centimètres du mien.

Sa phrase flotte dans l'air comme un résidu olfactif déplaisant dont l'auteur feint d'ignorer l'origine, alors que l'ensemble des yeux sont rivés sur lui. J'ai ce sentiment, multiplié par un milliard, car il n'est pas question d'un vieux pet ici, mais – entre autres – de la fin de mon existence.

C'est le moment où tout bascule, où l'esprit prend pleinement conscience de l'instant présent. Je sais qu'il y a un avant et un après, que rien ne sera plus jamais comme ce que j'ai connu. La vie ne s'arrête pas et c'est ça le pire. Elle continue dans une direction diamétralement opposée à toutes mes projections. L'imprévu a fait

irruption comme un ouragan et il a balayé mon existence plus vite qu'un château de cartes. Tout est à reconstruire. Tout.

« Pourquoi j'ai fait ça ? », non, là, comme ça, la seule réponse qui serre ma gorge est le silence.

Plus tendu qu'un catcheur avant un match, alors qu'il n'en a pas trop la carrure, mon interlocuteur semble aussi sur le point de basculer. Je suppose qu'il serait du genre à franchir la ligne rouge de l'interrogatoire musclé, en d'autres circonstances. Pourtant, je le sens brisé au fond de lui, enfin, pas autant que moi.

Jean-Luc – que je ne pourrai plus jamais appeler Jean-Luc, mais à partir d'aujourd'hui strictement lieutenant Choissard – change de ton. Il se redresse, passe la paume sur sa calvitie naissante et rehausse ses petites lunettes. La distance salvatrice qu'il réinstaure entre nous me laisse respirer. Je retrouve un peu d'humanité au fond de son regard. Peut-être délaisse-t-il un instant son insigne pour se reconnecter à notre amitié éclatée.

— Tu en as conscience, au moins ?

Encore une question compliquée. Me voilà dans une impasse. Dans l'hypothèse où je claironne : « oui, parfaitement », je saute directement à la case psychopathe. Perspective de médicaments à vie. Camisole. Lobotomie. Non, désolé, j'ai été trop abreuillé par « Vol au-dessus d'un nid de coucou ». Je me demande si j'ai une tête de Jack Nicholson à l'heure qu'il est. Ça me fait doucement marrer. Oups, j'espère que ma mâchoire n'a pas trahi ce sentiment sinon, c'est sûr, on me prendra pour un fou. Je me recentre. « En ai-je conscience ? », tel est le sujet. « Pas vraiment » serait le compromis

idéal. Cependant, il m'embarquerait vers une cascade de nouvelles questions toutes plus piégeuses les unes que les autres. Je suis embarrassé. En vérité, si « avoir conscience » implique de la lucidité, non, je ne capte pas. Je n'en sais même foutrement rien, de ce qui a pu m'entraîner dans cette situation. Enfin, j'ai une vague idée, mais personne pour y croire avec moi.

Assis sur une chaise en bois à armature métallique, cadenassé avec une paire de pinces, les bras dans le dos, dans une pièce uniforme meublée uniquement du siège sur lequel je me trouve, de son jumeau en face, et entre les deux, d'une table d'un style absolument ennuyeux. L'absence de fantaisie dans les murs blancs reflète tout à fait l'état de mon cerveau en cet instant. Je suis devenu un légume avant l'heure. Je n'ai aucun moyen de savoir si mon visage semble hébété ou pugnace, je me sens aussi vide qu'une coquille d'huître au lendemain de Noël. Choissard reprend, légèrement condescendant :

— Jeremy ! Dis quelque chose ! À moi, tu peux me dire quelque chose !

« Vous pouvez garder le silence », etc. Je connais bien la chanson qui assaisonne toutes les séries policières. Mais alors que je suis en plein dedans, je n'ai pas décidé de garder le silence, c'est lui qui s'est imposé. Je voudrais crier, raconter, élucider. Que s'est-il passé, mais oui, « pourquoi j'ai fait ça » ? Il faudrait que je parle, c'est sûr. Tout le monde creuserait avec des pattes de fourmis, loupe à la main : les enquêteurs, les familles, les médias... en fait non, surtout pas les médias, pas du tout. Eux ne tentent pas de comprendre. J'en sais quelque chose. Ils cherchent à faire des histoires. Et les plus croustillantes possibles, tant qu'à faire.

Bon. Choissard commence à s'impatienter. Il faut que je lui donne du grain à moudre si je veux sauver ma peau. S'il est là, c'est bien qu'il peut y faire quelque chose, sinon je serais aux mains de n'importe quel Brutus pour me faire prendre perpète. D'ailleurs, c'est pas un peu risqué pour lui, ça, de venir me parler alors qu'on était dans le même cercle d'amis ? Sa hiérarchie est-elle au courant ? Est-ce que finalement, Jean-Luc est intègre ? C'est ça la question. La valeur « amitié » passe-t-elle avant l'honnêteté, chez lui ? Vers qui ira sa loyauté ? Mon cœur entreprend de danser la rumba et des perles de sueur chatouillent mon dos. Mes mains moites me trahissent tandis qu'un choix crucial détermine mon avenir : faire confiance ou non ?

Il faut que je parvienne à remettre les pièces du puzzle en ordre. J'ai trouvé par quoi je vais commencer pour démêler mon cerveau. L'instant où se développe la racine, le germe de quelque chose. C'est quand je l'ai rencontrée, elle, que tout est parti en vrille. Ou bien, peut-être un chouïa avant... Je sais que je ne dois pas tout déballer. J'ai une vie privée, surtout que « tout ce qui sera dit pourra être retenu contre vous ». Dans les faits, je suis innocent, cela va de soi. Mais lorsque la scientifique analysera la balistique, le corps, le contexte et tutti quanti, je ne donnerai pas cher de ma peau. Vu les circonstances, qui pourrait croire un pauvre diable comme moi ? Surtout si je me mets à raconter la vérité. Je ne peux pas dire la vérité. Il faut que je mente, je suis pris au piège.

Alors, dans cette salle d'interrogatoire, je crache la seule phrase que mes lèvres sont capables d'articuler :

— Je souhaite parler à un avocat. Un vrai.